

Louis  
Domergue

# Lettres d'un jeune communiste 1949-1959

Document recueilli et établi par Gilbert Boillot



Graveurs de Mémoire

L'Harmattan





**LETTRES D'UN JEUNE COMMUNISTE**  
**1949-1959**

## *Graveurs de Mémoire*

Cette collection, consacrée essentiellement  
aux récits de vie et textes autobiographiques,  
s'ouvre également aux études historiques

\*

*La liste des parutions, avec une courte présentation  
du contenu des ouvrages, peut être consultée  
sur le site [www.harmattan.fr](http://www.harmattan.fr)*

Louis Domergue

**LETTRES D'UN JEUNE COMMUNISTE**  
**1949-1959**

*Document recueilli et établi par Gilbert Boillot*

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2012  
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-296-99311-2  
EAN : 9782296993112

## Avant-propos

*Les lettres reproduites dans ce recueil ont été écrites par Louis Domergue dans les années cinquante, alors qu'il avait entre 25 et 35 ans et qu'il vivait à Paris. Elles ont été adressées à ses parents et à sa tante, qui habitaient alors le village de Gondrin, près de la ville d'Eauze (dans le département du Gers), à sa sœur Annie avant qu'elle ne vînt le rejoindre dans la capitale en 1951, à son « copain » Maurice, enfin à deux amies, Marie-Claire et Andrée.*

*Le document rend compte à la fois des conditions difficiles de la vie de Louis à Paris, de son entrée non moins difficile dans la vie professionnelle, et de son adhésion enthousiaste au parti communiste. Il cherche alors à convaincre ses parents et ses amis de la valeur et de l'avenir de son engagement, sans être le moins du monde écouté, sinon peut-être de Marie-Claire, avec laquelle il éprouve une certaine affinité intellectuelle.*

*Louis est mort en 2008, à l'âge de 83 ans. Au-delà d'une page d'histoire personnelle, ses lettres apportent un témoignage authentique et émouvant sur l'espérance alors offerte à la jeunesse par le parti communiste et sur les luttes politiques en France pendant la Guerre froide.*

*Les lignes en italique intercalées dans les lettres sont des résumés de passages jugés redondants ou de brefs commentaires éclairant les circonstances ou les événements relatés. Quelques rares lettres aux parents, ne traitant que de problèmes matériels, ont été écartées. D'autres sont perdues. Parmi les lettres à Marie-Claire,*

*sortes de cours d'éducation politique, seules les plus personnelles ont été reproduites.*

*Titres et partage des chapitres sont du transcripteur. Les dates sans parenthèses proviennent des lettres elles-mêmes ou de leurs enveloppes ; les autres, mises entre parenthèses, ont été déduites du contexte. Enfin, parmi les quelques négligences de style, inévitables dans une correspondance authentique, celles qui rendaient difficile la lecture du texte ont été corrigées.*

*Je remercie Andrée L., Annie B. et Marie-Claire C. qui m'ont confié les lettres de Louis en leur possession, et qui m'ont ainsi permis d'établir ce livre.*

*Gilbert Boillot.*

## **Prologue (1949-1950)**

### **1. Paris, 30 juin (1949). À sa jeune sœur Annie, dite Titi.**

Chère Titi,

Deux mots pour te dire que, si Papa et Maman le veulent, il faudrait que tu trouves une ou deux amies pour aller camper à Gavarnie. (Il faut aussi une tente, sac de couchage, souliers.) Dis-moi ce que tu en penses. Je t'embrasse bien fort.

Louis.

### **2. Paris, 30 juin (1949). À ses parents.**

Bien chers parents,

J'ai été très heureux de recevoir des nouvelles un peu de tout le monde d'Eauze. (...)

À propos de la question d'emmener Titi camper, est-ce que le bachot est vraiment quelque chose qui peut l'empêcher de prendre dix jours de vacances ?

Vous avez une conception erronée du travail intellectuel : il arrive un moment où on est saturé et où on ne travaille plus qu'avec une tension extrême de la volonté, et sans aucun rendement. Sans compter que cette préparation d'un examen pendant les vacances ne peut être que du « bachotage », sans aucune valeur du point de vue culture ou même connaissances.

Je ne déconseille pourtant pas cette tentative (*une présentation précoce au baccalauréat*), parce que je me dis que plus tôt Titi en aura fini avec l'école libre, et mieux ce sera. Encore faut-il qu'elle n'en sorte que pour pouvoir profiter plus intelligemment de son temps, et pour se mettre à travailler à la fois d'une façon plus « épanouissante » et plus sérieuse. (Je ne peux pas m'enlever de la tête cette idée que l'enseignement qu'on donnait au collège était déjà très déficient ; qu'est-ce que ça doit être de l'école libre !)

Le but de l'enseignement secondaire n'est pas de passer le bachot, mais de donner un minimum de culture à ceux qui ne doivent pas continuer, et surtout de préparer les autres à l'enseignement supérieur. On veut acquérir une maturité d'esprit et des qualités intellectuelles bien plus que des connaissances. Et je vous assure (je le vois très clairement maintenant) que, à tous points de vue, c'est une véritable faillite.

Enfin, il n'y a pas que l'intelligence qui ait des droits. Le corps, le physique en a aussi. La bonne santé et la bonne humeur, l'entretien de la « forme », de la force et de la souplesse, sont à mon avis encore plus indispensables au bonheur que la culture intellectuelle. Et le sport donne des joies plus vives que l'étude. J'ai l'impression que vous n'avez jamais été très convaincus de tout cela ; pourtant, Papa a fait beaucoup de sport quand il était jeune. Ne privez pas Titi, sous un prétexte ou un autre, des choses qui donnent le plus de charme à la vie (sans exagération de ma part, ni déclamation). Elle arrive à un âge où il faut qu'elle s'épanouisse, et vous allez la contraindre si vous lui enlevez ces joies-là, l'empêcher de « vivre ». Ne croyez-vous pas qu'elle vous sera très reconnaissante si vous lui permettez d'aller camper à Gavarnie ? Il faudrait qu'elle trouve deux ou trois amies pour l'accompagner.

J'ai écrit à Maman Lise. Je vais m'occuper de mon passeport (*il en a besoin pour se rendre en Espagne où réside « Maman Lise », la grand-mère maternelle*). Je voudrais que Maman m'écrive l'adresse des personnes que je dois aller voir pour cela.

J'espère que vous êtes tous en bonne santé, et que ma lettre ne vous a pas été déplaisante.

Je vous embrasse tous bien affectueusement. (...)

*(Annie a alors 17 ans ; bien qu'en seconde, elle se présente à la première partie du baccalauréat, qu'elle n'obtiendra que l'année suivante. Elle n'a pas campé à Gavarnie cette année-là.)*

### **3. Paris, jeudi (1949 ?). À sa sœur Annie.**

Ma chère Titi,

J'ai reçu ta lettre hier soir. J'ai été heureux de voir que l'éducation que tu as reçue jusqu'à maintenant n'a pas tué ton esprit critique et ton désir de liberté, à la fois intellectuelle et morale.

C'est parfait ! Cependant, en te lisant, je n'ai pas eu tout à fait l'impression que tu sois sur le « bon chemin ». Je m'explique : il y a dans ta lettre un ton de mauvaise humeur et de révolte sans doute tout à fait excusable, mais contre lequel il faut lutter dès qu'on l'a découvert. Tu traites Nany (*sa sœur*) de « garce ». Elle ne le mérite probablement pas. Voici l'idée que je me fais : elle doit penser, très sincèrement, qu'il y a du danger (*à partir camper ?*), et que je suis une espèce de fou dont la conduite aboutira quelque jour à une catastrophe. Papa doit avoir la même idée. Lorsque quelqu'un dit ou fait quelque chose, nous ne devons pas lui en vouloir, mais lui attribuer tou-

jours les meilleurs mobiles que nous pouvons trouver, ou au moins le « bénéfice du doute ».

On se trouve d'ailleurs d'autant plus fort, vis-à-vis d'une personne, qu'on est sans animosité envers elle, et qu'on garde le calme. Si on ne demande que ce qui est juste, et même un peu en dessous de ce à quoi on aurait droit, vient un jour où la personne qui vous le refuse ne peut plus s'y opposer et est obligée de l'accorder. Tout dépend de la façon dont on revendique. Ce dont il faut se garder, ce sont les éclats, les révoltes, car alors on se met dans son tort, et l'on fait injustice aux gens.

On peut en dire la même chose au point de vue religieux. Ce que l'on appelle une « crise », c'est-à-dire une révolte, un désir de tout casser, de tout envoyer balader, n'est pas une bonne attitude. Ce n'est pas une vraie « libération ». On ne se « libère » pas ainsi, un beau jour, par un effort de volonté passager et un éclat de voix. La « libération » demande de constants efforts, un esprit toujours en éveil et, à vrai dire, on ne parvient jamais à une « libération » définitive.

En cas de crise, je crois que la première chose à comprendre est la suivante : « Dieu ne veut certainement pas mon malheur ; au contraire, Il m'ordonne très probablement d'être optimiste. Ces « crises » de conscience, ce n'est pas Lui qui les provoque, pour me punir ou ne pas me punir. C'est moi-même qui les provoque, j'en suis le seul responsable, parce que (c'est là le mystère) je n'ai pas une nature parfaite, je suis capable de faire le mal, je ne suis à l'abri ni de l'erreur, ni du péché. (Il faut bien se mettre cela dans la tête : on est soumis à l'erreur et au mal.) Que veut Dieu ? Probablement d'abord que je sois humble, que je reconnaisse ma faiblesse. Et ensuite, que je pense en toute sincérité sans aucune peur de quoi que ce soit, sans trop m'occuper des conséquences : mon Dieu, je veux suivre la voie qu'il faut. Je veux faire mon devoir. Je

veux accomplir ma destinée. » *Suivent plusieurs pages, où le grand frère invite sa sœur à trouver l'équilibre entre son désir de libération et la soumission aux lois divines et humaines. Il défend aussi un prêtre qui, semble-t-il, n'a pas respecté son vœu de chasteté, en invoquant les difficultés du statut de religieux. Il conclut : Si Papa ou Maman demandent à lire les lettres que je t'envoie, il n'y a pas à les cacher. Qu'est-ce qui serait à cacher dans cette lettre ?*

À bientôt,  
Louis.

#### **4. Paris, 3 avril (1950 ?). À ses parents.**

Chers parents,

J'ai reçu ce matin votre télégramme ; je vous ai répondu tout de suite, quoique je pense que vous avez dû recevoir une carte postale aujourd'hui vers midi.

Il ne fallait pas avoir d'inquiétude : la semaine a filé tellement vite que je pensais toujours vous écrire le lendemain, ainsi d'ailleurs qu'à d'autres personnes. Et ça a été juste au moment de prendre le train à Port-Vendres pour Bordeaux, le dimanche, que j'ai envoyé des cartes postales.

Les vacances ont été délicieuses. *Suit une longue description de ces vacances : rendez-vous manqué à Toulouse avec son ami Raymond P. ; retrouvailles avec l'ami à Prades ; départ en moto pour une virée vers Font-Romeu, le Canigou par tempête et froid polaire : Ce que j'admire chez mon ami c'est que, sans une hésitation, sans la plus petite fausse manœuvre il a su trouver son chemin (aussi bien à la montée qu'à la descente), alors qu'il n'était jamais allé par là et que tout était couvert de brume*

épaisse, sauf, de temps en temps, quelques déchirures. *La balade en moto continue vers Port-Vendres, Collioure, Banyuls, Cerbère, les nuits se passant à la belle étoile.* Ça a été de très belles vacances, pendant lesquelles je n'ai bien dormi, dans un bon lit et tout seul, qu'une seule fois. Le reste du temps, nous avons couché dehors, par terre ou dans des granges... Mais ça fait beaucoup de bien. Nous avons bien mangé : des choses espagnoles que mon ami avait ramenées d'Espagne en contrebande. (...)

Dédée (*Andrée T., amie de la famille du même âge que Louis*) doit venir demain soir à Paris. J'espère qu'elle ne sera pas retenue (*chez elle, dans le midi*) comme la dernière fois. C'est une fille très sympathique ; elle a des idées qui plaisent : des idées de liberté (au fond, tout est là).

Je vous embrasse tous bien affectueusement, vous remerciant pour ces vacances et pour ce que vous m'avez envoyé. Je vais tâcher de parler avec Perrin (*son « patron » au Collège de France*) un de ces jours. J'en ai assez de faire des choses sans responsabilité, et qu'on laisse pour les « pauvres types ». Je ne me sens pas du tout « pauvre type » en revenant de la montagne. Je me sens au contraire un désir de combattre. Mais je sais ce qui arrive : au bout de huit jours de vie à Paris, cela passe. Je vais tâcher d'acheter, de temps en temps, un peu de vin et du beefsteak et aussi faire un peu d'exercice. En réalité, peut-être que la personnalité de mon ami rejaillit un peu sur moi, chaque fois que nous partons en vacances ensemble : c'est pour cela que je reviens toujours si « gonflé ». Je reviens aussi avec l'idée que la moto est un engin épatant, et propre à développer le courage.

Bons baisers,  
Louis.

## Chapitre I (1951)

### 5. Paris, 25 avril 1951. À ses parents.

Bien chers parents,

(...)

Je dois vous annoncer une nouvelle, et je ne sais trop l'effet qu'elle vous produira. Je me suis inscrit au parti communiste : le parti qui « n'est pas comme les autres », qui cherche à libérer l'humanité de l'oppression capitaliste, le parti des hommes honnêtes qui se dressent contre la bande de fripouilles, de lâches ou de sots réactionnaires du gouvernement. Vous verrez dans dix ans d'ici ce qu'on dira de notre beau gouvernement français actuel.

Vous recevrez de très longues explications de ma résolution lorsque Titi vous fera lire une lettre que je lui envoie en même temps que celle-ci (*cette lettre n'a pas été retrouvée*). Je me contente de vous adresser maintenant un petit « morceau d'éloquence » auquel je tiens beaucoup, et qui est naturellement tout à fait sincère.

J'ai mis un sacré temps à comprendre, mais enfin j'ai compris. Je découvre (rien qu'en trois jours) un tel enrichissement dans le communisme que j'ai honte de ne pas avoir étudié plus tôt ces questions. Que ne suis-je rentré au Parti dix ans plus tôt ! Peut-être que maintenant il ne reste plus rien à faire. Peut-être que dans quelques mois, sans grands troubles, le capitalisme mourra de lui-même ? Je n'en sais rien. Cela se peut. En tout cas je me fais un peu l'impression de ces gens qui ont rallié la Résistance « in extremis » ; mais au moins, moi je suis honnête :

j'agis parce que je suis convaincu, et uniquement au moment où je suis convaincu. On fait ce qu'on peut !

J'espère que vous serez compréhensifs. Vous êtes bons et honnêtes : donc vous ne lancerez pas l'anathème contre moi. Je fais uniquement ce que ma conscience me dicte.

Depuis que je suis communiste, c'est le bonheur et la lumière qui m'inondent de toutes parts : ces expressions ne sont pas exagérées.

Lénine, Staline, Marty, Thorez, etc., je vois maintenant ce qu'ils ont fait, et qui ils sont, et je les aime au lieu de les haïr comme avant.

Bons baisers à tous, à Bonne Maman (*la grand-mère paternelle, qui tient un bureau de tabac à Eauze*) et à Tati (*sa tante de Gondrin*). Écrivez-moi, je serai content. Envoyez-moi l'adresse de l'oncle d'Amérique (*frère espagnol de sa mère, de tendance anarchiste*), que je lui écrive la bonne nouvelle. Il va sauter de joie, cet homme !

Louis.

## 6. Paris, 8 mai 1951. À sa mère.

Chère Maman,

Je vais te demander une chose à laquelle je tiens énormément, et je serais très contrarié si vous ne me rendez pas ce service.

Je vous ai demandé, dans une lettre précédente, d'aller voir sur les listes électorales d'Eauze, à la mairie, si je suis inscrit et si je puis voter (*des élections législatives doivent avoir lieu le 17 juin*). De même, je vous ai demandé si ma carte électorale était parvenue à la maison, et je vous avais demandé d'aller la réclamer à la mairie, dans le cas contraire. Je vous prie instamment de faire ces dé-

marches immédiatement et de m'avertir aussitôt que tout est prêt et que je peux voter. Je vais faire tout mon possible pour venir. Connaissez-vous quelque occasion ? Si je n'ai pas d'occasion, je pense que j'irai quand même, si mes camarades me paient la moitié du voyage.

Je vous embrasse bien affectueusement.

Louis.

P.-S. Si Titi a fini de lire les deux petits essais que je lui ai envoyés : « Dans la société future, il y aura pour tous du pain et des roses » et « Discours de Jacques Duclos », et si vous les avez lus vous-mêmes (si ça vous intéresse), je vous demande de les envoyer à Raymond P., au collège de Prades.

Bonne chance pour Titi. (*Elle se présente au baccalauréat.*)

## **7. Paris, 28 mai (1951). À ses parents.**

Bien chers parents,

Je n'ai reçu comme réponse (*à l'annonce de son inscription au Parti*) que la lettre de Papa. Est-ce que Maman a lu ma lettre ? Qu'est-ce qu'elle en pense ? Est-ce qu'elle a reçu « Les Communistes » d'Aragon ? C'est un ouvrage que je n'ai pas lu, mais que j'ai voulu vous offrir. Il paraît qu'il est « formidable »... Pourquoi ne m'a-t-on pas envoyé l'adresse de l'oncle d'Amérique, comme je le réclamais ?

Vous vous trompez, et il faut que je vous mette en garde, si vous croyez que, avec vous, dans mes lettres ou de vive voix, je ne parlerai jamais de « politique ». Car le jour où il en serait ainsi, cela prouverait que j'ai perdu pour vous toute estime et tout attachement, et il est impos-

sible que cela arrive. Je n'ai pas fini d'être « crampon ». Mais si, à toutes les lettres que je pourrai écrire, ou aux livres que je pourrai envoyer, personne ne répond rien, alors je penserai que tout le monde dans ma famille se désintéresse totalement de moi, mais je ne crois pas non plus que cela arrivera.

Autre chose à laquelle il faut que vous pensiez dès à présent, car elle se produira presque inéluctablement. Même si je disparaissais, ou que je ne puisse plus avoir avec Titi aucun contact, si, un jour, il lui prend la fantaisie, comme j'ai fait, de se demander : « Dans la conjoncture actuelle, qui a tort et qui a raison ? Qu'est-ce au juste que le communisme ? » Si jamais elle se pose ces questions bien franchement et que, non moins franchement, elle cherche à y répondre, elle sera « perdue », elle deviendra communiste. Mais grâce à Dieu, je suis vivant, et j'espère le rester encore longtemps, et personne ne peut me contester le droit de faire lire à ma sœur ce que j'écris sur mes carnets. Rien ne l'obligera à me croire, elle jugera et cherchera des lumières ailleurs, s'il le faut. Je ne dis pas qu'elle s'inscrira au Parti, encore moins je ferai de la « propagande » auprès d'elle. Si elle a un caractère à vouloir « vivre sa petite vie pour elle seule », elle ne se fera pas communiste, tout en reconnaissant le bien-fondé du communisme. Si, au contraire, elle ne veut pas quitter cette terre sans « y avoir fait quelque chose » (comme elle me disait dans une lettre il y a deux ans), elle se fera communiste d'elle-même, en apprenant ce qu'est le communisme. À ça, il faut vous attendre. Mais je vais vous étonner davantage : un jour viendra où vous-mêmes penserez que les communistes ont raison, où vous serez horrifiés en apprenant toutes les turpitudes du régime dans lequel nous vivons actuellement. Soyez courageux, n'ayez pas peur d'ouvrir les yeux devant la réalité, n'ayez pas une attitude de « refus » et de « recul ». Je dois aussi vous dire

que si, aux élections, vous ne votez pas communiste, c'est un peu comme si vous enfonciez une épée dans les reins des communistes, et dans mes reins à moi. Mais il y a plus grave : vous porterez une part dans la responsabilité d'une troisième guerre mondiale, qui ne pourrait manquer d'éclater si les Américains mettent tous les pays d'Europe occidentale sur pied de guerre.

Si telle n'est pas votre opinion, je vous demanderai de bien vous rendre compte que vous vous fondez sur des préjugés, des apparences et les mensonges de toute la presse anticommuniste. Je me suis mis à étudier la question, avec la même sincérité et le même esprit critique que j'ai toujours mis dans mes études de math ou de physique, et le même amour de la clarté, et le même « sérieux » ; car, si Maman dit qu'elle n'aime pas les choses « mal faites », moi non plus. C'est sur un vaste ensemble de raisons (que vous avez refusé de comprendre et même de lire) que sont fondées mes opinions communistes. Commencez donc un peu à douter de vous-mêmes, et à admettre que je puisse avoir raison. Faites une « autocritique » ou un examen de conscience. Enfin j'espère que vous n'avez pas jeté ou brûlé ma lettre (*la lettre qui n'a pas été retrouvée*) : il n'est jamais trop tard pour la lire. En réalité, vous avez « peur » de la lire. J'ai bien le droit de vous dire tout ceci, même si c'est dur, quand il y a des dizaines de millions de vies en jeu, ou peut-être toute l'humanité, à cause de la bombe atomique, de la bombe H. M. Perrin, qui s'y connaît, nous a dit sur ces armes des choses pas du tout rassurantes.

J'étais l'autre soir dans la chambre d'un ami. Il a mis un disque intitulé « Basta ya ! ». Il s'agit des charretiers et des mineurs des Philippines : ils se plaignent de leur sort, après la brutale annexion de leur pays par l'Amérique. Les plaintes sont très émouvantes. Cela se termine par : « Bas-

ta ya ! Basta ya ! Basta ya que el yankee gobierna el mundo !... Basta ya ! »

### **8. Paris, 12 juin (1951). À ses parents.**

Je n'ai reçu aucune réponse à ma dernière lettre. Je vous prie, avec toute l'insistance que je peux, d'aller à la mairie d'Eauze voir si je suis inscrit sur les listes électorales, et donc si je puis réclamer ma carte d'électeur et voter. J'y attache une très grande importance. Je suis prêt à faire de gros sacrifices (car 4 000 F pour moi, c'est un gros sacrifice) pour venir voter. C'est une question de paix ou de guerre.

J'espère que vous allez tous bien. Je vous embrasse bien affectueusement.

Louis.

P.-S. J'ai bien reçu la brochure de Papa (*cette brochure n'a pas été identifiée*), et je l'ai lue d'un bout à l'autre et même soulignée et commentée. Certaines choses sont fausses. Certaines sont vraies et parfaitement acceptables : l'URSS est effectivement, avec maintenant la Chine, le rempart du Socialisme. Et la guerre qu'on prépare, actuellement, contre ces deux pays est le plus grand crime de toute l'Histoire. Enfin, il est peut-être vrai qu'en 39 beaucoup de communistes français se sont trompés sur le véritable intérêt des forces progressistes et des travailleurs dans le monde. Quant à l'URSS, elle ne pouvait faire que ce qu'elle a fait (*le pacte germano-soviétique a été signé en août 1939*).